

Rouge, la couleur des abymes

SIMON ROY, *Ma vie rouge Kubrick*, Montréal, Boréal, Collection Liberté grande, 2014, 170 pages

Andrée-Anne Leblanc

Volume 9, numéro 2, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leblanc, A.-A. (2015). Compte rendu de [Rouge, la couleur des abymes / SIMON ROY, *Ma vie rouge Kubrick*, Montréal, Boréal, Collection Liberté grande, 2014, 170 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(2), 31–32.

ROUGE, LA COULEUR DES ABYMES

Andrée-Anne Leblanc

Professeur de littérature, Cégep de Joliette

SIMON ROY

MA VIE ROUGE KUBRICK

Montréal, Boréal, Collection Liberté grande, 2014, 170 pages

Comme le petit Danny qui retrouve son chemin hors du labyrinthe végétal en marchant à rebours dans ses propres traces, je devrai, guidé par les enseignements terrifiants du *Shining*, revenir sur un passé pénible pour retrouver l'issue vers la lumière et me sortir de ce bourbier (p. 28).

C'est dans cet espace trop exigu – dédales de son inconscient blessé – que nous invite Simon Roy. Invitation étrange, certes, mais qui, somme toute, se prête à une expérience de lecture intéressante. L'aveu de cette obsession presque malade pour l'œuvre de Stanley Kubrick, *Shining*, *l'enfant lumière*, se retrouve dès les premières pages de cet essai autobiographique inclassable. Comment exorciser la fêlure insistante et génétique de l'auteur qui semble se refléter à même cette œuvre cinématographique, inspirée du roman du même nom de Stephen King? Peut-être en la transmettant et en l'analysant par une «pédagogie biographique, une forme d'égo-centrisme très subtil qui ferait parler le prof de lui-même à travers les textes ou les films qu'il étudie et analyse (p.26)» se questionne tout d'abord cet enseignant du collège Lionel-Groulx. Et bien que cet exercice singulier d'enseignement soit exutoire, il semble que l'écriture de cet essai très intime ait été tout de même une nécessité pour son auteur.

FULGURANCE

C'est vers l'âge de dix ans que l'auteur de *Ma vie rouge Kubrick* perdit toute forme de quiétude, seul, devant l'écran de sa télévision qui diffusait les images angoissantes de ce classique de l'horreur. Bouleversé par cette scène de la rencontre terrifiante entre le chef Hallorann, le guide de l'hôtel Overlook, et Danny, le gamin du film, Roy sera à jamais stigmatisé. Car il en viendra même à penser que ce même homme noir s'entretiendra non plus avec le personnage du petit Danny, mais bien avec nul autre que lui-même pour lui dévoiler un obscur et terrible secret.

Ainsi, c'est dans cet esprit que Roy erre, cherche et analyse en compagnie d'un lecteur qui sera rapidement engagé dans une voie de réflexions personnelles multiples, imbriquées les unes dans les autres, donnant cette impression de couches où le

noyau, l'origine de son mal, n'est nulle autre que cette même effrayante fêlure génétique. Puis, de façon brillamment organisée, Roy relèvera une série de coïncidences inexplicables aux rapprochements presque cabalistiques entre sa propre vie et l'œuvre de Kubrick.

C'est dans la préadolescence que Roy commencera à faire certains rapprochements entre cette œuvre notoire de Kubrick et certains faits de son patrimoine familial qui lui avaient été, jusqu'alors, tus par ses proches.

Ce que ce dernier nommera «une fascination étrange» pour l'œuvre cinématographique semblera tout d'abord, au lecteur, une obsession, une hantise, quelque chose d'effroyable. Puis, au fil des pages, Roy rassemblera laborieusement un raisonnement social puis finalement personnel où la folie, la dépression et le malaise prendront place. De cette manière, Roy admet être résolument tombé dans les rets du *shining* ou bien peut-être même dans ceux de Kubrick lui-même.

TRAUMAS GÉNÉTIQUES

Certes, il sera difficile et assurément moins intéressant pour celui qui n'a jamais vu ce film catalyseur de bien s'imprégner de l'essence insidieuse qui occupe en toutes parts cet essai. Voici donc un petit rappel : l'histoire de Kubrick, qui aura tant hanté la vie de Roy, se déroulera à l'hôtel Overlook, fermé pendant la basse saison hivernale. Jack Torrance, ancien professeur, emmène sa femme Wendy et son fils Danny vivre quelques mois dans l'hermétisme de ces lieux montagneux pour occuper le poste de gardien avec, en tête, l'idée d'écrire un roman. Dès son embauche, il sera averti du drame survenu quelques années plus tôt où l'homme occupant ce même poste aurait assassiné sa femme et ses filles jumelles pour ensuite se donner la mort. Acceptant tout de même le contrat, la petite famille se retrouve très rapidement confrontée à la pesanteur terrible de l'isolement où la folie, tapie dans quelques recoins sombres du labyrinthique hôtel, guette patiemment la figure paternelle. Les prémonitions du petit Danny concernant ce lieu, atteint d'une fulgurance, seront fondées puisque le père, qui est une réincarnation du même meur-



trier, pourchassera tout d'abord la mère et ensuite le fils dans les corridors infinis de l'hôtel puis du labyrinthe végétal enneigé qui se retrouve à l'extérieur.

Ainsi, c'est dans la préadolescence que Roy commencera à faire certains rapprochements entre cette œuvre notoire de Kubrick et certains faits de son patrimoine familial qui lui avaient été, jusqu'alors, tus par ses proches. En effet, il apprend par la bouche d'un camarade de classe que sa famille du côté maternel avait été marquée au fer rouge un certain jour de septembre 1942 dans une petite paroisse lanaudoise. Sa grand-mère aurait été assassinée à grands coups de marteau par son mari, le Dr Jacques Forest. Ce dernier aurait ensuite mis fin à ses jours, non sans avoir tout d'abord essayé de rattraper en vain, à travers un champ de maïs – un vrai labyrinthe –, ses deux filles jumelles qui avaient été spectatrices de l'horrible spectacle du meurtre de leur propre mère. Suivit ensuite une multiplication de traumas que Roy qualifiera de génétiques dont la disparition inexplicable de l'une des jumelles, deux tentatives de suicide chez l'autre (la mère de l'auteur) dont la dernière réussie (la première la mènera en psychiatrie).

Folie meurtrière, sœurs jumelles, démence du père, suicide, labyrinthe... En relevant ces étranges corrélations entre sa propre vie et celles des personnages du film, Roy saisit ce prétexte pour établir une réflexion ayant une portée personnelle, voire intime à saveur psychanalytique, et une réflexion ayant une portée anthropologique, quoique bien trop timide.

Jacques Forest, en tuant ma grand-mère à grands coups de marteau répétés, n'aura fait que marteler les mêmes crimes qui ont cours depuis la nuit des temps, prolongement inconscient d'une ancestrale tare héréditaire (p. 114).

VOIR ROUGE...

suite à la page 32

ROUGE...

suite de la page 31



Cette tare qui s'obstine dans un gène commun est sans nul doute celle de la folie meurtrière. Le poids de ce questionnement sur l'hostilité de ce gène, de ce trauma, de cet inconscient génétique que porte probablement Roy sera partiellement et habilement transféré sur les épaules d'un lecteur inquiet. Car ce dernier sera invité non seulement dans un parcours où la réflexion est taraudée par la peur des pulsions personnelles de l'auteur, mais aussi de ses propres pulsions puisque «le Mal nous unit tout autant que le Bien. Sinon davantage. Car le Mal, jusque dans ses manifestations d'horreur, est finalement par sa fréquence et son universalité quelque chose de banal» (p.138).

Cependant, en pivotant toujours autour d'un *moi* d'une impudeur déconcertante, Roy fait un survol superficiel de la question alors qu'il détient là un sujet digne d'être approfondi. En effet, il aurait été fort intéressant de guider davantage le lecteur vers cette réflexion inconfortable basée sur l'origine même de nos inclinations naturelles pour le mal.

Aussi, en entrant dans cette idée de trauma, on comprend que les idées suicidaires assombrissent également le tableau familial. Roy s'avouera-t-il vaincu? Il admettra du moins sans pudeur qu'elles sont bien là, à le guetter patiemment en attente d'une occasion, d'une faille où se glisser. Puis, il saura nous rassurer en précisant qu'il n'en veut point à cette mère qui s'est suicidée, à moins que sa propre fille n'essaie un jour à son tour ce même point final puisqu'elle [a] semé dans la famille l'idée que le suicide est une option désormais envisageable pour tout régler quand tout tourne mal» (p. 151).

L'IMPASSE

Et si Stanley Kubrick voulait nous dire que nous ne sommes, jusque dans la boucherie et la cruauté, que des variations sur un même thème... Et si son *Shining* contribuait à démontrer que l'on commet toujours les mêmes erreurs... Il n'y a pas d'issue, nous sommes condamnés à reproduire les pires calamités de génération en génération, de siècle en siècle (p.114).

Un peu de la même manière que le petit Danny réussissant à s'échapper de la folie incarnée par son père, ce «fou aux abois», dans les couloirs végétaux dédaléens à l'extérieur de l'hôtel Overlook, les sœurs Forest «[p]lanquées, à l'abri dans le labyrinthe opaque des longues tiges de maïs deux fois plus hautes qu'elles [...], l'ont, semble-t-il, échappé belle (p. 102)». Ce *semble-t-il* affecté se révélera important puisque l'essayiste, les mains liées à son destin génétique, s'admettra également pris au piège de la même manière, la folie le talonnant dans quelques recoins de sa vie. Puis, il réussira même à laisser le lecteur quelque peu troublé puisqu'«au-dessus de ma tête [celle de Roy], le soleil s'évertue à essayer de déjouer les nuages» (p. 158).

Bien au-delà de cette toute première impression d'impétuosité post-adolescente pour ce film américain, Roy parvient, au fil des pages, à démontrer que l'art, peu importe sa forme, sa source ou son essence, peut parfois être l'outil propice à l'affranchissement d'un *moi* troublé, confus dans les méandres d'un inconscient génétique meurtri. En effet, dans ce cas-ci, il admet utiliser le septième art en guise d'«œuvre tampon», car «[e]sthétiser la souffrance pour ne pas avoir à regarder l'horreur dans les yeux» (p. 28), voilà un des infinis mandats de l'art. ♦



Les Cahiers de lecture depuis 2007

25 numéros, plus de 750 recensions, des collaborateurs de tous les horizons

(tous les anciens numéros sont en vente à la boutique : action-nationale.qc.ca)